

Louis WIART, *La Prescription littéraire en réseaux :
enquête dans l'univers numérique*

Villeurbanne, Presses de l'Enssib, coll. Papiers, 2017, 352 pages

Xavier Inghilterra



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/21601>

DOI : [10.4000/questionsdecommunication.21601](https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.21601)

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2019

Pagination : 333-336

ISBN : 9782814305632

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Xavier Inghilterra, « Louis WIART, *La Prescription littéraire en réseaux : enquête dans l'univers numérique* », *Questions de communication* [En ligne], 36 | 2019, mis en ligne le 31 décembre 2019, consulté le 25 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/21601> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.21601>

Tous droits réservés

regarde-t-il ? En tout cas, il « accepte d'être *apprivoisé* [...] par l'œuvre de bande dessinée » (p. 237). Impliqué par les subversions précédemment décrites, il les fait vivre dans une « *convivence sémiotique* [...] comme disposition pratique » (p. 239). Quant aux supports matériels diversifiés (presse, livres et numérique) (pp. 247-267), ils se trouvent subvertis en raison des nouvelles fonctions de l'image en même temps que la constitution d'une presse spécifique : « La bande dessinée transforme quelque part la presse, dès lors que celle-ci introduit des images qui racontent des histoires qui n'ont rien à voir avec de l'illustration » (p. 256). Quant à l'album, la bande dessinée reste un « *ovni culturel* » (p. 259) qui a, entre autres utilisations, un usage spécifique de la page, transformant le sens de la lecture à haute voix. À côté de l'album, il y a les formats réduits, le format poche, le format roman pour lequel il a fallu inventer le terme de « roman graphique ».

En tant que « dispositif paradoxal articul[ant] les trois plans de l'actant graphique [mode sur lequel les choses sont données à voir], de l'épiphanie [mode sur lequel les choses apparaissent] et de l'énonciation éditoriale [mode sur lequel les choses sont mises en scène] » (p. 272), la bande dessinée est une « technologie intellectuelle narrative » (p. 278). De ce fait, elle n'est ni média, ni un système, ni une littérature, mais un « appareil » (p. 279) au sens où le philosophe Jean-Louis Déotte utilise le terme, dont l'« *intelligence communicationnelle subversive* » (p. 282) permet de comprendre la position de la bande dessinée, médium disqualifié et aimé des gens diplômés : « Ceux-là mêmes qui n'ont rien à prouver sur le plan scolaire » (p. 282).

Cette longue présentation n'épuise pas la richesse de l'ouvrage, particulièrement convaincant en ce qui concerne la réflexivité de la bande dessinée, art spécifiquement moderne et contemporain notamment par la concomitance de sa naissance et de sa théorisation. Les concepts – qu'un lexique pourrait d'ailleurs résumer, accentuant l'institution du modèle d'analyse qui nous est offert – permettent de voir sous un jour nouveau l'irréductibilité de la bande dessinée. Il construit, au regard des autres propositions théoriques, un ensemble d'outils spécifiques, particulièrement intéressants dans son élargissement de la notion d'actant au-delà du schéma actanciel y incluant la forme même de la bande dessinée.

On pourrait ponctuellement revenir sur certaines analyses spécifiques. Ainsi la confrontation de la page la bande dessinée à la page du livre classique en reste à une version simple de ce dernier qui n'inclut pas les ouvrages avec images et illustrations, notamment documentaires. De manière générale, on pourra trouver que l'auteur se donne parfois la part belle dans ses points d'appui. Il

sollicite pour partie des exemples *ad hoc*, de telle sorte qu'on peut confondre la bande dessinée ou certaines bandes dessinées. Ainsi introduit-il un certain principe de jugement de valeur envers certaines pratiques (voir notamment ce qu'il peut dire des travaux de Burne Hogart et Hal Foster, pp. 108-109, ou bien encore de Philippe Franck). On pourra également estimer qu'il limite son champ à la bande dessinée européenne (franco-belge et américaine en très grande majorité) sans aborder (ou si peu) le continent asiatique qui pose peut-être, au regard même de la bande dessinée classique, des questions nouvelles, voire une logique interne de subversion, du moins dans la pratique de lecture.

Cependant, ces quelques remarques dessinent moins une remise en question globale de l'ouvrage que l'ouverture de pistes de réflexion. Pour le premier point général évoqué, on pourra invoquer un souci d'ordre pédagogique qui prend pour point de départ le plus explicite pour le retrouver vers le moins explicite, l'auteur prenant par ailleurs ses points d'appui dans des formes plus classiques, même s'il renvoie à des œuvres aujourd'hui esthétiquement reconnues et étudiées (André Franquin, Hergé, Edgar P. Jacobs). Le problème du critère put ouvrir à d'autres questions : le cadre théorique offert permet-il de voir autrement que négativement les auteurs susmentionnés et de quelle manière peut-il intervenir comme cadre critique ? En ce qui concerne le second point, celui-ci peut clairement apparaître, plus encore que la précédente, comme indiquant un programme de recherches international, dans la mesure où chacune des trois subversions formant le corps de l'ouvrage pourrait, selon les aires culturelles, se décliner de différentes manières et peut-être n'avoir pas le même sens, ou bien encore, dans une perspective comparatiste, avoir des effets d'interrogation d'une forme de subversion par une autre. Ce n'est pas le moindre mérite d'un ouvrage que de suggérer et d'entamer un tel programme.

Laurent Husson

Écritures, université de Lorraine, F-57000
laurent.husson[at]univ-lorraine.fr

Louis WIART, *La Prescription littéraire en réseaux : enquête dans l'univers numérique*

Villeurbanne, Presses de l'Enssib, coll. Papiers, 2017, 352 pages

Cet ouvrage est un essai issu d'une recherche doctorale en sciences de l'information et de la communication réalisée par Louis Wiart en 2015 et dirigée par Bertrand Legendre et Christian Robin (Université Paris 13). La recherche s'intéresse aux « réseaux sociounumériques de lecteurs », ces plateformes de prescription littéraire

où les usagers attribuent des notes, rédigent des critiques ou interagissent avec d'autres internautes. L'œuvre littéraire n'échappe pas à la propension de l'Internet à donner son avis et recevoir celui des autres. En plaçant le livre au cœur du réseau, ces dispositifs permettent aux communautés de lecteurs d'inscrire des livres dans l'espace public et de leur donner une visibilité en ligne (p. 10). Cette recherche a pour objet d'appréhender la prescription littéraire dans un contexte historique, technique, social et économique, en soulignant son ancrage dans l'industrie du livre et l'avènement du web sémantique.

Une première partie (pp. 15-54) est consacrée à l'analyse des principales caractéristiques des réseaux socionumériques de lecteurs dont le modèle économique repose sur la captation et l'agrégation de contenus produits par les membres eux-mêmes, sur le principe de la démocratisation des compétences en ligne et du professionnel-amateur (Patrice Flichy, *Le Sacre de l'amateur. Sociologie des passions ordinaires à l'ère numérique*, Paris, Éd. Le Seuil, 2010). Au préalable, l'auteur analyse les multiples enjeux de la prescription littéraire et dresse un bilan pluridisciplinaire de la lecture académique. L'étude de ces réseaux socionumériques de lecteurs revêt une problématique d'usage pour laquelle l'auteur interroge les modalités organisationnelles de la prescription, les mutations induites pour accéder aux ouvrages et la typologie des publics au vu de leurs usages respectifs (p. 10). Pour situer le contexte socio-économique du livre, il retrace pertinemment la tradition d'échange et de critique littéraire depuis les salons du XVIII^e siècle jusqu'aux espaces publics de valorisation littéraire et des médias, à l'instar de la presse, la radio et la télévision, qui assurent conjointement la visibilité et l'évaluation des œuvres. À l'évidence, les instances prescriptives professionnelles ne manquent pas dans l'environnement que l'auteur décrit avec exhaustivité. À l'articulation de celui-ci, « Internet peut être employé comme un dispositif de jugement qui vient s'ajouter à ceux qui existent déjà » (Lucien Karpik, *L'Économie des singularités*, Paris, Gallimard, 2007). Le réseau des réseaux s'est illustré à de nombreuses reprises comme étant le creuset d'échanges, d'informations et de critiques (p. 11) qui se sont développés dans le sillage du web collaboratif en procurant aux usagers un espace de communication horizontale. C'est la notion de « lecture sociale », ou *social reading* théorisée par Bob Stein (*A Taxonomy of Social Reading: a proposal*. Bob Stein, *Institute for the Future of the Book*, 2010, en ligne), selon laquelle la mise en réseau du livre s'accompagne d'un accroissement de sa dimension sociale (p. 20). À partir d'une revue de la littérature, l'auteur s'emploie à circonscrire les différentes acceptions

de la prescription (p. 30) selon Armand Hatchuel (« Les marchés des prescripteurs, crises de l'échange et genèse sociales », in : Annie Jacob, Hélène Vérin, dirs, *Inscription sociale du marché*, Paris, Éd. l'Harmattan, 1995 : pp. 205-225), Lucien Karpik et Sandra Painbeni (*La Prescription dans le processus de décision d'achat de produits culturels : le cas des romans et nouvelles de littérature générale contemporaine*, Lille, Atelier national de reproduction des thèses, 2008) en mettant en exergue un phénomène déjà analysé dans le contexte des industries culturelles : la fonction d'intermédiation numérique (p. 38). Il aurait été opportun dans ce chapitre d'expliquer au lecteur en quoi la prescription diffère de la recommandation car les deux terminologies employées sont ambivalentes voire antinomiques dans le champ qui nous intéresse. De même, la question de la gouvernance des instances de prescription aurait mérité d'être développée ici de manière à mettre en tension la forme horizontale des réseaux socionumériques de lecteurs avec la hiérarchie verticale des prescripteurs traditionnels. Sur le web, la confiance entre pairs repose aussi sur une structure décentralisée. Or, en faisant l'impasse sur la forme de gouvernance, on peut craindre que l'auteur étude, en partie, les phénomènes de médiation en place au sein de ces réseaux. Pour autant, l'essai met en tension la décentralisation de la prescription réticulaire d'une part, et les prescripteurs institutionnels d'autre part, à l'instar des librairies, bibliothèques, festivals, salons du livre et des médias.

La seconde partie (p. 73-122) retrace succinctement mais judicieusement le fonctionnement des réseaux socionumériques selon une approche historiographique, s'agissant d'appréhender des formes de sociabilité à travers les premières manifestations communautaires de réflexion et d'activités littéraires. Selon l'auteur, il existerait deux sources de prolifération des réseaux socionumériques de lecteurs : les médias sociaux, fortement plébiscités par la nouvelle culture d'amateurs que constitue le web de recommandation (Nicolas Auray, François Moreau, « Industries culturelles et internet. Les nouveaux instruments de la notoriété », *Réseaux. Communication, technologie, société*, 175, 2010), et l'industrie du livre confrontée à une remise en question économique et structurelle à l'instar des *pure players*, présents uniquement sur le web (p. 82). Au tournant des années 2008, des communautés de lecteurs ont pu simultanément commenter, discuter et interagir en marge d'un livre ; ceux-ci peuvent à présent rendre public ces interventions et réagir à celles des autres lecteurs à partir de logiciels ou d'appareils de lectures numériques (Marc Jahjah, *Les marginalia de lecture dans les « réseaux sociaux » du livre (2008-2014)* :

Mutations, formes, imaginaires, Villeurbanne, Centre pour la communication scientifique directe, 2014). En 2011, point d'inflexion du phénomène, les premières controverses dénoncent la socialisation excessive des textes et l'effet perturbateur de la visualisation des annotations ou surlignements effectués par les usagers et du danger de publicisation de la vie privée (p. 85). Le format de lecture numérique n'est abordé que dans le chapitre « Industrie du livre et numérique » (pp. 82-87) et c'est peut-être à déplorer compte tenu du sous-titre de l'essai qui donne à penser qu'il est question d'annotations collectives ou d'enrichissement du contenu. À noter qu'une seule version numérique est disponible aux Presses de l'Enssib, celle-ci se trouve au format PDF et non au format ePub pour liseuse. Les effets de décentralisation sur la visibilité et la consommation des œuvres littéraires sont également étudiés par l'auteur (p. 103), qui s'intéresse *in fine* aux conditions dans lesquelles l'offre de prescription se déploie au sein des plateformes consacrées et des *pure players*. Si cette prescription endosse trois formes distinctes (sociale, éditoriale ou algorithmique), elle implique toujours un modèle fondé sur l'apport de connaissances et des mécanismes de confiance, condition *sine qua non* de la relation entre pairs. Ainsi la prescription de l'action s'accompagne-t-elle d'une prescription de la consommation (p. 121). Son modèle économique, axé sur la monétisation de l'audience, repose généralement sur un compte premium où un nombre restreint de clients se voient offrir un service de base financé par la publicité (p. 133). En abordant le marché de l'interface logistique, l'auteur met à jour une situation paradoxale : tous les réseaux sociaux numériques de lecteurs renvoient les internautes vers les mêmes cybermarchands affiliés (p. 137) confortant également la place des géants de l'e-commerce sur le secteur de la librairie en ligne. La logique marchande bénéficie du soutien de la communauté de fans et du travail réalisé gratuitement pour alimenter la dynamique commerciale. Pour les *pure players* engagés dans la course à la prescription, l'affrontement concurrentiel livré sur l'autel de l'audience permet-il d'occuper une position centrale pour accroître leurs activités et leurs ressources. L'auteur rappelle que ces structures étaient associatives et employaient des bénévoles avant d'avoir les statuts juridiques permettant une professionnalisation de leur activité de *pure players* (p. 166). On peut toutefois regretter que la mise à contribution des communautés de fans dans la production de contenus ou le processus de *crowdsourcing* ne soit pas dénoncé par l'auteur compte tenu des effets insidieux du *digital labor*, ce que d'aucuns qualifient de capitalisme cognitif. *A contrario*, l'auteur se montre à tout le moins complaisant s'agissant de décrire « l'harmonie qui règne au sein d'un

réseau de lecteurs », lequel serait même doté d'une « autorégulation vertueuse » (p. 185). Cette acception communautaire est surdimensionnée si l'on en croit les études contradictoires menées dans ce champ et des précédents relatifs aux « pionniers de l'internet » dans la sphère journalistique.

Le parti pris méthodologique de cette recherche, est exposé en dernière partie (pp. 199-256) : il s'agit d'établir une comparaison en ce qui concerne la visibilité des titres sur Babelio – l'un des principaux réseaux sociaux numériques de lecteurs – et les médias traditionnels afin de valider l'existence d'un « effet longue traîne » ou de « vedettariat » (p. 256). Si les entretiens semi-directifs effectués auprès de 14 responsables de réseaux sociaux numériques de lecteurs révèlent une double dynamique « favorable aux best-sellers et à la diversité », celle-ci n'a pas été mesurée empiriquement. L'auteur s'emploie donc à le vérifier sur un corpus délimité de 1 000 ouvrages sur une durée de 3 mois à partir de la base bibliographique Electre conçue pour les professionnels du livre et de l'édition (p. 260). Cette analyse révèle finalement un paradoxe pour ces réseaux sociaux numériques de lecteurs : si les critiques publiées concernent principalement les best-sellers, ces sites constituent aussi des opportunités pour des ouvrages de niche dont les barrières d'entrée sont moins élevées que sur le marché prescripteur traditionnel, ce qui a tendance à favoriser la diversité de l'offre littéraire. Les résultats obtenus à partir du réseau Babelio ne peuvent être extrapolés à l'ensemble des réseaux sociaux numériques de lecteurs, ce qui en limite la portée.

Tout au long de cet essai, l'auteur analyse avec exhaustivité les réseaux sociaux numériques de lecteurs, soit l'environnement qui constitue son corpus de thèse. De fait, l'ouvrage offre une analyse rigoureuse, ponctuée de cas concrets, et accompagnée de divers documents présents en annexes. En contrepartie de cette expertise, on perçoit parfois un manque de distanciation de l'objet d'étude pouvant s'apparenter à un déterminisme technique là où il conviendrait d'être plus critique. C'est le cas notamment des communautés de lecteurs définies comme un système qui « s'autorégule presque naturellement » (p. 185) ou de la « lecture sociale » qui fait aussi l'apanage de gros projets commerciaux en amont de l'utilisateur (p. 17). Une conclusion plus générale aurait été appréciée s'agissant justement de questionner l'univers numérique et ses perspectives d'évolution en termes de prescription car le lecteur peut légitimement interroger l'éventualité d'un modèle majoritairement algorithmique régi par les géants de l'internet. Pour autant, cet essai de Louis Wariat constitue un ouvrage

de référence dans le jeune champ disciplinaire de la prescription littéraire en réseaux.

Xavier Inghilterra
Crem, université de Lorraine, F-57000
xavier.inghilterra[at]univ-lorraine.fr

Histoire, sociétés

Marc Abélès, *Un ethnologue au pays du luxe*
Paris, O. Jacob, coll. Mondes contemporains, 2019, 144 pages

« Le luxe, ce sont des images qui envahissent notre quotidien, images de réussite, images de bonheur [L'enjeu est] de s'abstraire momentanément de la fascination et de l'aura qui entourent le luxe, de ne pas céder cependant à la tentation de se poser en critique inflexible de ses excès et de ses dérives. Et si on essayait tout simplement de penser le luxe ? » (p. 9). Ainsi commence le petit ouvrage de synthèse de Marc Abélès qui, après avoir joué les ethnologues dans la Silicon Valley et à l'Assemblée nationale (*Un ethnologue à l'Assemblée*, O. Jacob, Paris, 2000), réendosse ce costume pour explorer le pays du luxe. L'auteur explique d'emblée que le luxe représente une forme d'émancipation par rapport à la sphère du strict besoin et qu'il se situe donc dans un au-delà de la valeur, qui le rend précisément si précieux. Son exploration au pays du luxe est alors restituée en quatre chapitres (« Luxe et sciences sociales », « Qu'est-ce que le luxe ? », « Le luxe, la Chine, la globalisation », « Le luxe et l'art contemporain »), de longueurs très inégales et dont les titres ne rendent pas toujours compte du contenu – le chapitre 2 revient ainsi longuement sur les relations entre luxe et sciences sociales.

L'auteur commence par le constat suivant : les sciences sociales – plutôt fondées sur l'analyse des classes moyennes et populaires – ont longtemps négligé la réflexion sur le luxe, contrairement aux disciplines historique, esthétique et, plus récemment, au marketing et à l'économie. « S'intéresser au luxe, n'est-ce pas être déjà peu ou prou complice des nantis ? » (p. 16). Deux auteurs peuvent cependant être distingués : Thorstein B. Veblen et son concept d'ostentation, puis Pierre Bourdieu, qui intègre la problématique du luxe – en particulier par le biais de la mode – à son modèle de la domination et de la violence symbolique. On pourra regretter que les deux auteurs soient brièvement cités. Par les exemples sur lesquels il s'appuie et son étonnante actualité – même plus d'un siècle après sa publication –, l'ouvrage de Thorstein B. Veblen aurait pu fournir des pistes de réflexion extrêmement stimulantes, et sans doute plus riches que celles qui sont esquissées

dans le chapitre suivant, lorsqu'est évoquée de nouveau la théorie de la consommation ostentatoire.

Le chapitre 2 revient sur plusieurs des paradoxes qui régissent l'univers du luxe : puisqu'il se situe au-delà de la nécessité et du besoin, le luxe implique l'extrême richesse. Les « produits considérés comme exceptionnels, inaccessibles, demeurent cependant rarement l'apanage d'une minorité. On l'a vu par le passé avec l'exemple du thé, d'abord uniquement consommé par l'aristocratie britannique et devenu par la suite la boisson des ouvriers [...] Le luxe est menacé par la trivialisat[i]on. Il faut sans cesse qu'il se réinvente » (p. 31). En effet, le luxe étant synonyme de superfluité mais aussi de rareté, dès lors qu'un produit se diffuse, il perd inexorablement son caractère luxueux. C'est ce qui explique que le luxe aiguillonne et stimule sans cesse l'économie, ce qu'ont déjà compris Bernard de Mandeville (et sa *fable des abeilles*) et David Hume, qui aborde le luxe en la découplant la moralité et en le considérant comme « une motivation essentielle pour améliorer la condition humaine » (p. 40), si du moins, il ne devient pas le seul but de l'existence humaine. On retrouve cette même idée chez Vital Roux, négociant lyonnais qui consacre un ouvrage au luxe, qui distingue le luxe de magnificence du luxe de commodité ou de frivolité. Aucun n'est une mauvaise chose, puisque tous stimulent la créativité et le besoin de main d'œuvre, « cependant, c'est le luxe de commodité qui favorise l'harmonie entre l'individuel et le collectif, puisqu'il embellit la vie des gens tout en suscitant l'émulation et en encourageant les vertus laborieuses. En d'autres termes, le luxe de commodité, à la différence des deux autres, possède une fonction sociale bien réelle et mérite d'être encouragé » (p. 46). Cette idée est reprise par Jean-Baptiste Say, qui distingue le luxe de commodité – vertueux – du luxe d'ostentation – qui conduit à une forme de consommation essentiellement improductive.

Werner Sombart et Max Weber s'affrontent, quant à eux, sur la possibilité – ou non – que le luxe ait joué un rôle économique positif : « Il n'est pas concevable dans l'optique weberienne que le luxe ait pu avoir le moindre rôle positif dans l'histoire des économies occidentales. Pour Sombart, en revanche, la recherche du luxe a joué un rôle majeur dans la montée en puissance du capitalisme » (p. 48). Après le Moyen Âge, pendant lequel la noblesse se caractérisait par un luxe improductif – en manifestant sa richesse par l'organisation de fêtes et de tournois où elle régala ses vassaux et ses dépendants –, l'époque classique voit le passage à un luxe productif. Werner Sombart démontre que « l'irrésistible expansion du commerce du luxe a eu un double impact tant sur les échanges que sur le processus de production [...] À une époque où le commerce de masse n'existe pas encore,